

Europe 15 nov. 33.

221

voir Corresp. Générale
Cf Paulhan 16 fév. 33

NOTES DE LECTURES

MONSIEUR GIDE

Je recopierai ici quelques-unes des notes qu'à bâtons rompus j'ai écrites en lisant André Gide ou des commentaires de son œuvre (1). Je les recopie, telles qu'elles sont, peut-être contradictoires. J'ai vainement tenté de mettre en ordre mes idées. Sur le même sujet, la même chose, je gage, est arrivée à d'autres qu'à moi, et cela déjà est un signe.

Et d'abord pourquoi dans ma pensée est-il toujours non Gide, non André Gide, non Monsieur André Gide, mais Monsieur Gide ? Il me semble dire Monsieur Gide pour les mêmes raisons qu'à un prêtre on dit Monsieur l'Abbé. Je l'appelle, dans ma pensée, Monsieur Gide, comme dans les Flandres les gens du peuple, quand ils parlent du pasteur, disent le « *domine* ».

Il voudrait être un meilleur champ pour la douleur et pour la joie. Parce que la destinée l'a trop bien traité, il n'a pas eu trop souvent d'autre ressource que de s'inventer un drame, ce drame que le ciel refusait de lui envoyer. Condamné à n'être qu'un bon artiste, un bon ouvrier du langage, quand, ce qui le tentait, c'était bien plus que d'être un auteur, d'être un

(1) L'occasion de ces notes est plus particulièrement la publication des livres de RENÉ SCHWOB et de LÉON-PIERRE QUINT :

LÉON-PIERRE QUINT, *André Gide, sa vie, son œuvre* (librairie Stock).
RENÉ SCHWOB, *Le vrai drame d'André Gide* (Grasset, édit.).

Celle aussi des *Œuvres complètes* d'ANDRÉ GIDE qu'entreprend la N. R. F., deux volumes sont déjà parus :

Œuvres complètes d'ANDRÉ GIDE, édition augmentée de textes inédits, établie par L. MARTIN CHAUFFIER (N. R. F.).

homme, un de ces « élus » en qui toutes les destinées paraissent être à l'œuvre. Pascal, Byron, Dostoïewsky. Une fois pour-tant, c'est au commencement de sa vie. le destin le traita comme il méritait d'être traité : il fut malade et tout près de la mort. Il n'eut point de peine à être pathétique, et naturellement. La menace qu'il sentait l'aida à découvrir la vie adorable et il chanta les « nourritures terrestres ». Il guérit. Toutes les « nourritures » de nouveau furent à sa portée. Le vrai drame était fini.

Alors, il lui est arrivé de se jouer de son âme. Ce protestant s'est rêvé démon. Tous les mythes, toutes les images, les légendes du paganisme et du christianisme, Narcisse, Saül, Jésus, Prométhée, Œdipe, tout lui aura été occasion d'essayer son âme. Misères et dangers d'imagination. Il n'avait pas même quitté son fauteuil. S'il allait du ciel à l'enfer, ce n'était jamais qu'en promenade. Et si quelque averse l'avait trempé, l'ange séchait ses ailes au coin du feu... Il lut Dostoïewsky, et l'idée lui vint qu'il devait être Dostoïewsky. Mais le drame d'autrui ne s'imite pas. Il avait de trop tout ce que le pitoyable joueur de roulette avait de manque : la sécurité. Vint le temps où lui-même eut l'impression qu'il ne faisait que jouer un rôle. Il fut tenté de briser tous ses masques.

Il est maintenant hanté par Goethe. C'est qu'il lui reste un moyen peut-être d'imposer de lui aux hommes une grande image. Si le drame se refuse à lui, pourquoi n'essaierait-il pas de la sérénité. Il serait beau, après tant d'aventures mythologiques, d'aboutir à une sagesse enfin vraie. Au delà des fables. Le péril que court Monsieur Gide, c'est que sa sagesse même nous paraisse feinte. Mais nous nous tromperons. Le trouble dans sa vie ne vint jamais que de lui-même. Il peut avoir un réel désir de définitivement l'écartier.

A la fin d'*Un homme non prévu*, Monsieur Gide rappelle « qu'il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux », et il commente : « Rien de plus lourd, de plus important que ceci : nécessité de l'option entre le temporel et le spirituel. La possession de l'*autre* monde est faite du renoncement à celui-ci. »

Quelle retraite ces mots annoncent-ils ? Mais un homme de lettres renonce-t-il jamais ? Le renoncement au monde est

dans son cas comme une dernière pose qui lui fait une nouvelle publicité. C'est la misère de ces montreurs. On ne peut pas les croire, et au moment même où ils souffrent le plus sincèrement. Tolstoï a connu ces épreuves.

Je songe à la *chance* d'un Rousseau qui n'eut qu'à se donner la peine de naître pour que le drame affluât en lui. Misères du corps, misères de l'âme, misères de la condition. Drame vrai, authentique toujours. Rien de joué. Pascal disait que c'était trente ans gagnés sans peine que de naître gentilhomme. Oui, trente ans gagnés sans peine pour l'avancement dans le monde. Mais ce peut être aussi trente ans gagnés que de naître pauvre. Trente ans gagnés pour la connaissance du cœur et de notre véritable condition. Encore est-ce peu de dire trente ans. Il est telle science qu'un homme né riche n'acquerra jamais. La plus grande partie de l'humanité lui restera toujours étrangère, aussi étrangère que cet « autre monde » dont parle Monsieur Gide.

Mais de pareils reproches, mon lecteur le devine, ne s'adressent qu'à ceux qu'on admire. Si je regrette si fort de reconnaître en Monsieur Gide encore et toujours un auteur, c'est que je ne sens en aucun écrivain autant qu'en lui l'ambition d'être un homme. C'est elle peut-être qui donne à toute son œuvre sa singulière vibration. S'il est d'abord un artiste, l'art qu'il estime davantage et qu'il met, j'en suis sûr, au-dessus de l'art d'écrire, c'est l'art de vivre. Ce n'est pas sa faute s'il est plus savant dans le premier que dans le second. Mais on voudrait qu'il en convienne, et, puisqu'il cherche toujours, que ses livres n'aient pas toujours on ne sait quel air de manuels d'édification, fût-ce *Si le grain ne meurt*. Peut-être cela tient-il à ses origines protestantes. On devine en lui on ne sait quel besoin d'instruire et de diriger les consciences, un pasteur Wagner égaré, et il semble toujours dire, comme le premier des pasteurs : En moi est la vérité et la vie. Or, pour la vérité, on ne sait, et pour la vie, il ne semble pas. Pas encore.

Fin de siècle. M. Gide appartient bien à cette génération d'écrivains qui demandèrent d'abord à leur art de les aider à vivre une vie plus précieuse, plus fine et plus profonde. Ils ont volontairement mêlé leur art et leur vie. Dernière consolation à une époque où les artistes devaient s'avouer

l'inanité du rêve romantique, reconnaître qu'ils étaient sans prise sur la foule : ils se sont du moins appliqués à se faire, par leur art, une « belle âme », comme disait Laforgue, une âme où tiendrait tout le tumulte de l'humaine destinée. J'ai eu tort peut-être de m'en moquer quelquefois. Ils ont voulu que leur vie soit leur œuvre la plus belle. Ce n'était pas si mal. Montaigne disait aussi : « Mon métier et mon art c'est vivre. » Sans doute donnent-ils parfois l'impression qu'ils ont appris leur drame avant de le vivre. Les uns dans Beethoven, les autres dans Dostoïewsky. Cela fait au moins d'assez belles méditations de la vie sinon de belles vies.

Mais la méditation semble trop souvent absolument gratuite. Ce ne sont qu'hypothèses, émouvantes sans doute, mais seulement hypothèses, tentatives. « Chaque livre n'est plus qu'une tentation différée » (*La tentative amoureuse*). L'esprit se délivre d'un rêve. On n'est jamais que dans le domaine de l'esprit. J'ai appris de Nietzsche que les vraies pensées coûtent. Les pensées de Monsieur Gide semblent trop souvent ne lui coûter rien. Cela revient à dire que Monsieur Gide n'a pas assez souffert. Mais qu'en sais-je ? Procès de tendance, qu'au reste je me réjouirai de perdre. N'a pas qui veut la grâce du malheur. Mais on ne chante bien la ballade de Reading, que si l'on a été vraiment soumis au *hard labour*. « Il faut avoir vécu plus d'une vie pour connaître plus d'une mort. » (Oscar Wilde.)

A l'origine de tant de rêves de la vie, il se pourrait qu'il n'y ait qu'encore et toujours « la peur de vivre ». On rêve l'excès de la vie parce qu'on n'est pas capable de la vie même. Facile d'être un « roi de la vie », en songe. Triomphe aisé. Cette victoire continue, à peine consciente d'elle-même, qu'est la vie près des autres, au milieu des autres, est plus difficile.

Monsieur Gide, oui, mais le Gidisme, non.

Trop de gens ont parlé de Monsieur Gide. Il y a de lui trop

de portraits, trop de photographies. Personne ne connaît plus son vrai visage. Même pas lui.

Que Monsieur Gide puisse être l'occasion d'un livre comme celui de René Schwob, voilà qui désigne sa plus grande faiblesse. Nous savions déjà par le livre de Charles Du Bos à quelles terribles et vaines ratiocinations, il peut, il aime peut-être donner prétexte.

Mais René Schwob a passé toute mesure. On voudrait savoir ce que Monsieur Gide lui-même a pensé de ces trois cents pages d'exégèse. On y apprend qu'il éprouve « vers Dieu et le Diable deux postulations simultanées », que tout son caractère tient dans deux adverbes « brusquement » et « précisément », dont il fait, paraît-il, un fréquent emploi. A-t-il murmuré : « Seigneur, préservez-moi de mes amis ? » A-t-il souri de se voir devenu l'occasion d'une apologie de la religion chrétienne ? On peut craindre qu'il n'y ait pris trop de plaisir. Au moins est-on certain qu'il autorise, encourage, s'il ne recommande pas, ces compendieux commentaires. Dans une note de son livre, p. 35, René Schwob ne manque naturellement pas de citer un fragment d'une lettre qu'en déc. 1930 Monsieur Gide lui adressait : « Rien ne peut me gonfler de plus de joie que le post-scriptum de votre lettre : cette reconnaissance de mon amour pour le Christ, que vous dites sentir dans mon œuvre — et qu'il me semble qu'il faut être aveugle (non, aveuglé) pour ne point voir. » Et René Schwob de commenter : « Que Gide soit réduit, par la chair, à se priver de tout le surnaturel, poussé par elle à n'y voir qu'illusions et duperies, il ne résulte pas que le fond de son être, là où la sexualité ne joue pas, ne soit pas hanté par la figure de Jésus... » et plus loin : « Non ! Gide n'a jamais cessé, dans ses plus graves offenses, et malgré son inaptitude à se dégager de la stérilisante action de ses instincts, il n'a jamais pu se défaire de l'obsession du Christ... »

Ah ! Monsieur Gide, que tout cela est fâcheux !

Et qu'il est fâcheux aussi ce portrait dont René Schwob a orné la couverture de son livre ! Si Monsieur Gide a quelquefois cette figure d'ange mauvais et fatigué, fallait-il la reproduire pour éveiller l'appétit des lecteurs catholiques.

Que Monsieur Gide soit un assez beau cas, la chose est sûre, mais on regrette qu'il ne trouve pas un peu de fermeté pour dire à tant de gens que seul ce beau cas préoccupe : « S'il n'y a que moi dans mes œuvres, ce n'est pas grand'chose encore. »

Quant à René Schwob lui-même, on se demande si avant de

publier cet ouvrage, il a, selon la recommandation de Pascal, « interrogé son directeur ». On espère pour l'Église que non. C'est une triste fin pour une religion qui longtemps a nourri la communauté des âmes, suscité la fraternité, de n'être plus que le prétexte à des gloses si personnelles, si littéraires et si vaines.

Se battre avec le diable est aussi vain que se battre avec Dieu.

Vers 1909, les révolutionnaires russes vaincus en 1905 avaient recours aux consolations ordinaires : ils rêvaient. L'action les ayant trompés, ils se reprochaient d'avoir manqué de foi et d'enthousiasme. Ils erraient « à la recherche de Dieu », ou travaillaient « à l'édification de la divinité ». Lounatcharski, Gorki lui-même étaient parmi ces égarés. Je recopie ici une lettre que Lénine, irrité par cette comédie idéaliste, adressa à Gorki. On verra qu'elle tient d'assez près au sujet qui nous préoccupe :

La recherche de Dieu, écrivait Lénine, ne se distingue pas plus de la création de Dieu ou de la production de Dieu et d'autres choses pareilles, qu'un diable jaune ne se distingue d'un diable bleu.

Prendre parti contre la recherche de Dieu, non pour se prononcer contre tous les diables et dieux, mais pour préférer le diable bleu au jaune — c'est cent fois pis que de n'en pas parler du tout. Ceci vaut également pour toutes les sortes de Dieux : pour les plus propres, les plus immatériels, et non moins pour les « cherchés » que pour les « créés »... C'est justement avec cette idée d'un Dieu propre, immatériel, encore à créer que l'on abélit le peuple et les travailleurs... Toute idée de tout Dieu, le seul fait d'être en coquetterie avec une idée de cette sorte constitue une inexprimable infamie, l'infection la plus dangereuse et la plus abjecte. Les péchés, les infamies, les violences, les infections physiques sont plus facilement reconnus par les masses et par conséquent ne sont pas de loin aussi dangereuses que cette idée de Dieu, délicate, immatérielle, parfaitement parée de costumes idéologiques. Un curé catholique qui fait violence à des filles (je viens justement de lire par hasard dans un journal allemand une histoire de cette sorte) est moins dangereux qu'un prêtre sans chasuble,... un de ces curés immatériels qui prêchent la création d'un nouveau Dieu. Car il est facile de démasquer le premier,

de le condamner et de s'en débarrasser ; mais le second ne se laisse pas aussi facilement mettre dehors et il est mille fois plus difficile à démasquer. Nul bourgeois « fragile et versatile » ne sera prêt à le condamner... La création de Dieu, n'est-ce pas la pire manière de cracher sur soi-même ? Celui qui s'occupe de la construction d'un Dieu ou qui tolère seulement une telle construction crache sur lui-même de la pire façon... Toute création de Dieu n'est que la complaisante contemplation de soi-même de la bourgeoisie stupide, du philistin fragile, du petit bourgeois rêveur, crachant sur lui-même, « désespéré et las ».

Monsieur Gide, converti au bolchevisme, l'est-il aussi au Léninisme ?

Me trompé-je si je discerne en Monsieur Gide un goût délibéré des monstres ? Gœthe n'ignorait pas non plus ce que l'observation du monstrueux peut avoir de fécond et d'utile. Mais le souci ne le quittait pas de rejoindre le général, de reconnaître les lois.

Un homme qui vieillit et qui veut mourir jeune : tel m'apparaît Monsieur Gide. Il ne veut surtout pas que la mort le saisisse prononçant une parole de vieux. C'est assez rare et assez beau.

Le livre de Léon-Pierre Quint, d'un accent juste, nous délasse heureusement de la comédie métaphysique de René Schwob. Son objet est de démontrer que « l'acte gratuit » ne signifie pas gratuité mais conscience. La morale individualiste de Gide, c'est bien l'homme à la recherche de lui-même, mais c'est autant une morale du sacrifice. Léon-Pierre Quint cite *Le retour de l'enfant prodigue* : « Qu'est-ce qui t'attirait donc au dehors ? — Rien... moi-même. » Les derniers chapitres du livre sont les plus neufs et les plus justes qui nous montrent comment Gide est devenu un critique de la famille, de la justice, de la société, du colonialisme, du capitalisme enfin.

Monsieur Gide est de ceux qui, dans notre jeunesse, ont contribué à nous rendre moins bêtes. Cela lui assure notre gra-

titude. Je me souviens de la première lecture que je fis vers 1910 des « Nourritures terrestres ». Ah ! que nous étions peu ces âmes disponibles qu'il nous demandait d'être. Mais sa leçon, quelque temps au moins, nous était d'autant plus utile. Il nous sauva de certain esprit de lourdeur, nous enseigna, ce « roi de la vie », la divine curiosité, et que nous ne devons pas craindre de courir tous les risques. Il fut un de nos maîtres de liberté. Pour la discipline et la fidélité, nous n'avions pas besoin qu'on nous les enseignât. Nous les portions en nous-mêmes.

Son histoire me paraît être celle d'une lente et difficile conversion à l'humain. Les dernières lignes des « Nourritures terrestres », en une formule énigmatique, définissaient déjà son propos : « AUTRUI — importance de sa vie ; lui parler. » Mais homme de la fin d'un monde, homme de l'avant-guerre, tout le ramenait à lui-même, à ses monstres, à ses diables, à tant de fables qui le touchaient par leur grandeur et leur beauté.

Je relis dans le livre de Pierre Quint le récit de sa vie : « O temps bienheureux d'avant-guerre, écrit Pierre Quint, où l'oisiveté était permise, honorable. » Dans des lettres écrites en onciales et d'une encre mordorée, Monsieur Gide et Pierre Louys se racontaient leurs jolis tourments. Le mérite de Monsieur Gide est de les avoir voulus plus réels. Mais il a longtemps été victime de sa chance. Dans la vieillesse d'un monde dont on connaît tous les charmes, c'est une grande affaire de « devenir ce que l'on est », et, quand la fausse monnaie a un si ancien crédit, de savoir quelle est la bonne. Mais le voici venu à la religion de l'homme.

JEAN GUÉHENNO.

J'ai rien à s. qui n'avait soumis les opinions
de cet article :

"Aux paroles de "Conversion à l'Humain"
que vous reproduisez ici (1) je voudrais vous voir
ajouter, en appendice, celle-ci, de la introduction de ce livre:
"Voilà comme vous volez que je sois..."
Ainsi soit-il. Mais vous vous trompez -
rien à attendre"

A. G.

(1) Il en a supprimées avec moi; pas sorte qu'elles ne
apparaissent plus dans l'article.